

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FIANCÉE DU FORÇAT

DEUXIÈME PARTIE

II.

—Non ! je ne le permettrai pas, continua-t-il. C'est à nous de vous céder la place, ainsi que vous venez de nous le rappeler si cruellement.

Mathilde avait l'âme trop élevée, trop généreuse, pour abuser de sa situation.

Sans soupçonner un seul instant que son tuteur pût avoir fait des brèches à sa fortune, elle ne voulait être en reste de délicatesse avec lui.

Sa cousine, d'ailleurs, lui avait rendu un trop grand service pour qu'elle ne lui en fût pas reconnaissante.

—Si je vous ai froissé, mon oncle, dit-elle à ce moment, je vous en demande humblement pardon. Vous avez reconnu tout à l'heure que j'étais maîtresse de mon avoir et de mes actes : permettez-moi donc d'user de ma liberté, et de disposer à ma guise de mon héritage.

Le général, tout entier à ses préoccupations et à ses inquiétudes, se méprit sur le sens de ses paroles, et crut y voir une sorte de mise en demeure.

—Vous m'accordez bien au moins jusqu'à demain matin, ma nièce ? dit-il en pâlisant.

Mlle Monblanc le regarda avec surprise :

—Jusqu'à demain matin ? Pourquoi faire ? Je ne vous comprends pas.

—Mais pour justifier de la scrupuleuse probité de ma gestion !

Mathilde sourit avec un dédain bienveillant.

—Eh ! de quoi me parlez-vous là, mon oncle ? Je me suis probablement mal expliquée. Veuillez me laisser achever.

Et, se tournant vers Mlle de la Clémaderie :

—Ma chère Rosie, dit-elle, j'éprouve une vive douleur d'être forcée de me séparer de toi, momentanément du moins..

La sœur de Raymond se jeta à son cou et l'embrassa avec effusion et en pleurant.

—Mais je veux que tu gardes un souvenir de ton amie, de ta sœur. A dater de ce jour, cet hôtel t'appartient ; je te le donne ! Ce sera ta dot !

—Ma fille n'a pas besoin de vos cadeaux ! s'écria la comtesse avec un dédain affecté. Nous la doterons bien nous-mêmes ! Bien que votre mère ait accaparé un héritage dont une partie nous revenait de droit, Rosie n'est pas réduite à la mendicité, je suppose !..

—Oh ! ma tante, la haine vous égare. Vous ne sauriez regarder ce présent comme une aumône...

Le général toucha du coude son orgueilleuse femme. Il songeait que l'hôtel valait environ quatre cent mille francs et qu'une pareille aumône n'était ni à mépriser,

ni à repousser. Il allait parler lorsque la comtesse reprit :

—Vous voulez nous humilier sans doute, mademoiselle ? reprit Mme de la Clémaderie, et nous faire sentir la misérable supériorité de votre fortune.

—Isabelle, taisez-vous ! murmura le comte. L'offre de Mathilde part d'un bon sentiment ; mais nous ne serons pas dans



Mathilde pleura toute la soirée et ne put fermer la paupière de toute la nuit.

l'obligation de la refuser... alors même qu'elle ne changerait pas d'avis, il se trouvera bien des gens pour la faire revenir sur sa résolution spontanée.

—Vous vous trompez, général, répondit, d'une voix ferme, la riche orpheline. Personne ne me contestera la faculté de disposer, selon mes désirs et mes sympathies, de ce qui m'appartient... Et mon flacé moins que qui que ce soit... Du reste, je ferai régulariser sans délai cette donation...

—Donation entre vifs! ajouta précipitamment le vieux militaire, dans les yeux duquel brillait un éclair de convoitise.

Il se dit à part lui :

—C'est une épave qu'on ne doit pas rejeter du pied, fiche-tre ! Nous serions bien bête de ne pas accepter.

—C'est chose convenue, Rosie ?

—Je te remercie, ma bonne cousine... Tu vois que cela déplaît à mes parents...

—Mon enfant, se hâta d'interrompre le général, qui tremblait de perdre une semblable aubaine, ce n'est ni à ta mère ni à moi, c'est à toi que ma nièce fait ce magnifique présent. Ni légalement, ni moralement, nous ne saurions nous opposer à cette libéralité.

—Eh bien ! j'accepte, s'écria-t-elle avec feu en se précipitant dans les bras de la donatrice.. Merçi, Mathilde ! Mille fois merçi.

Les deux époux n'avaient plus qu'à s'incliner.

En dépit de la détente qu'un tel incident devait amener sur le champ dans la situation, et de la scène de larmes qu'il provoqua, la fille du colonel fédéré insista plus que jamais pour quitter la maison.

Elle avait pensé d'abord à se retirer dans un couvent jusqu'au jour du mariage. Toutes réflexions faites, elle préféra demander asile à la vieille douairière qui, l'avant-veille, avait fait preuve d'une si faible dose de perspicacité en voulant marier à toute force le capitaine avec Rosie.

On juge si la bonne dame fut abasourdie quand, le lendemain matin, le général vint lui annoncer tristement cette nouvelle inattendue, et la prier de servir de chaperon à sa nièce.

—Ah ! ah ! petite sournoise, dit en souriant la vénérable baronne, toute heureuse d'avoir à s'occuper des préparatifs d'un mariage... C'était donc le beau capitaine que vous adoriez en secret ?... Eh ! bien, je m'en étais toujours doutée.

—Je ne l'adore pas ! répondit la jeune fille en secouant sa charmante tête... C'est un brave et loyal garçon ! Je l'estime et je l'épouse.

—Allons ! allons ! Il y a bien aussi un peu d'amour dans l'affaire. Du reste, les mariages de raison sont les meilleurs. Il vaut mieux finir par l'amour que de commencer par le feu de paille de la passion.

On juge du désespoir, de la colère, de la rage de Raymond ! Il ne parlait de rien moins que de tuer Mathilde et Edouard et de se suicider ensuite.

Qu'allait-il faire ? qu'allait-il devenir ?

Que répondrait-il à l'usurier Gromel venant un mois plus tard lui réclamer les 240,000 francs ?

Que répondrait-il à ses autres créanciers, que l'annonce de son prochain mariage avait seule pu faire patienter ?

Que répondrait-il à son insatiable chanteuse ?

Cependant la scène de famille dont l'hôtel de la Clémanderie venait d'être le théâtre avait fait du bruit dans le faubourg Saint-Germain.

On se chuchotait à l'oreille la mésaventure du vicomte et de ses parents, et l'on riait sous cape de leur déconvenue.

Tous les jeunes gens qui avaient pu convoiter en secret la dot de Mlle Monblant, et que la générale avait si soigneusement tenus à l'écart, triomphaient de l'échec de Raymond.

—C'était bien la peine, se disait-on, d'établir un cordon sanitaire autour de la jeune fille, d'éloigner d'elle tous les amoureux possibles et les prétendants éventuels ! Ces gens-là n'ont que ce qu'ils méritent !

En pareille circonstance, on éprouve le besoin de changer d'air et de milieu ; on fuit volontiers les regards railleurs et les ironiques compliments de condoléance de ses amis et connaissances ; on aime à se recueillir dans la solitude.

La fâcheuse nouvelle n'allait pas tarder, du reste, à se propager jusque parmi les créanciers qui viendraient assiéger, inquiets, irrités, menaçants, l'appartement de garçon de la rue de Varennes et l'hôtel de la rue Barbot de-Jouy.

Le plus prudent était de disparaître momentanément, de chercher un refuge dans la propriété que la famille possédait en Normandie.

La comtesse ne fut même pas obligée de simuler une indisposition subite pour expliquer et motiver ce départ : elle était réellement malade, moins encore de l'humiliation de son fils que de son propre abandon.

Le séjour de Paris lui était devenu insupportable. De son côté, le comte tremblait à la seule idée de voir se révéler les irrégularités de sa gestion, et il fut trop heureux que sa pupille, pressentant peut-être la vérité et mue par un sentiment généreux, voulût bien le mettre à son aise en ajournant le règlement des questions d'intérêt.

—Nous reparlerons de cela plus tard ! dit-elle à son oncle tandis qu'il la conduisait chez la vieille parente. Il n'y a pas d'urgence ; rien ne presse... J'accepterai les yeux fermés vos comptes, et je vous remercie d'avance de la sollicitude avec laquelle vous avez géré ma fortune.

Cette indifférence, à travers laquelle il s'imaginait, bien à tort, voir percer un peu d'ironie, ne le rassurait qu'à demi. Une fois devenu le maître et l'administrateur des biens de sa femme, le capitaine Marquis serait probablement plus sceptique et moins accommodant qu'une jeune fille inexpérimentée.

L'important, c'était de gagner du temps, de ne pas être pris à l'improviste, de pouvoir se retourner, chercher quelque expédient pour se tirer d'embarras.

in

IV.

Le départ du général avec toute sa famille avait été un immense soulagement pour Edouard Marquis et pour sa fiancée.

Celle-ci se reprochait presque le chagrin qu'elle avait involontairement causé à ses parents ; celui-là craignait vaguement quelque vengeance perfide de ceux dont il avait déjoué les projets cupides.

Des trois ennemis dont il pouvait avoir à redouter les embûches, le plus implacable n'était ni le rival supplanté par lui, ni même le comte de la Clémanderie. Le premier ignorait que Mlle Monblant allait épouser le bourreau de son propre père, l'officier qui avait commandé le feu contre le colonel fédéré. Le second avait à se taire un intérêt trop évident pour être tenté de rompre le silence et de troubler le bonheur de son ancien lieutenant du 175^e.

Edouard ne manquerait pas d'user de représailles, de reje

ter sur son chef toute la responsabilité de la sanglante exécution dont il n'avait été, après tout, que l'instrument passif et obligé. N'avait-il pas racheté, d'ailleurs, par neuf années de chagrins et de remords, le rôle inconscient qu'il lui avait fallu jouer dans le drame de la répression ?

Cette nouvelle Chimène pourrait-elle refuser le pardon à ce nouveau Rodrigue infiniment moins coupable que le héros de Corneille ?

Le Cid lui, n'avait pas à invoquer comme excuse l'impitoyable consigne dont il était l'esclave.

Quo de circonstances atténuantes plaideraient en sa faveur auprès de celle qu'il aimait ?

Avec quelle abnégation et quel héroïsme n'avait-il pas tenté de sauver Amilcar ! Avec quel courage et quelle noblesse il avait refoulé au fond de son cœur les mauvaises inspirations de la jalousie si perfidement suscitées par l'oncle de la jeune fille.

Le départ des La Clémendrie pour la campagne semblait écarter le péril ou le rendre moins imminent. Il voulut profiter de leur absence pour précipiter les choses.

Une passion si longtemps contenue, si sincère, si ardente, avait bien le droit d'être impatiente. La vieille dame chez qui s'était réfugiée Mlle Monblant se montrait encore plus pressée que sa petite cousine d'en finir et de procéder sans délai à la publication des bans.

La douairière qui, comme toutes les personnes âgées, avait la manie de faire des mariages, s'était prise d'une véritable affection pour l'officier, dont elle vantait du matin au soir les qualités morales et les avantages physiques.

— Il ne faut pas le faire languir, ce pauvre garçon ! disait-elle. Il a assez attendu. Ah ! vois-tu, mon enfant, j'ai hâte que tout soit fini ! Je ne suis pas inquiète pour ton avenir. Tu seras la plus heureuse des femmes, la plus idolâtrée.

— J'en suis sûre, répondait Mathilde. Il est si loyal et si bon ! J'ai la certitude, au moins, qu'il ne convoite pas ma dot, lui ! Je frémis en pensant que j'aurais consenti à épouser mon cousin.

— Et puis Raymond ne porte pas l'uniforme ; et moi, vois-tu, j'adore les militaires !

La vieille parente était la veuve d'un colonel, ce qui expliquait sa prédilection pour les galons. La fiancée ne partageait en aucune façon cet enthousiasme. Elle avait exigé précisément d'Edouard la promesse formelle qu'il enverrait sa démission au ministre de la guerre.

— Ce n'est pas son uniforme qui me plaît en lui ! répliquait-elle en hochant la tête...

— Sans doute, sans doute. Le contenu vaut encore mieux que le contenant. C'est un homme superbe. Et puis son âme est encore plus belle que son uniforme, je le sais bien... C'est égal, comme tu seras fière quand il sera général.

Mathilde ne répondit rien ; elle comptait bien que son mari ne serait même jamais chef de bataillon.

Les formalités légales furent bien vite remplies, les bans publiés, le jour et l'heure de la cérémonie fixés. Tout devait se passer simplement, sans éclat, sans autres invités que les quatre témoins obligatoires.

La vieille dame aurait voulu plus de solennité et plus de pompe. Mlle Monblant fut inébranlable :

— Non ! répondait-elle à toutes les instances de celle qui lui servait momentanément de mère... J'ai encore trop de deuil au cœur. Songez qu'il manquera quelqu'un à la cérémonie !

Et la pensée de la malheureuse aliénée, qui ne serait pas là pour bénir les jeunes époux, amena une larme au bord de ses yeux...

La veille du mariage, elle prit à part son fiancé et d'une voix émue :

— Mon ami, dit-elle, donnez l'ordre d'atteler. Nous avons une visite à faire à ma pauvre mère... Elle ne me reconnaît pas, hélas ! Qu'importe ? Je ne veux pas aller à l'autel avant de l'avoir embrassée.

Ils se rendirent chez le docteur Blanche. Mme Monblant était plus calme depuis quelque temps, et les jeunes gens purent être mis en sa présence...

Par malheur, Edouard se trouvait en uniforme.

La vue du pantalon rouge fit sur la folle une impression terrible...

Elle se mit à pousser des rugissements d'effroi et se sauva terrifiée...

Mathilde et Edouard se regardèrent atterrés. La jeune fille éclata en sanglots.

Cet incident était un mauvais présage.

M. Marquis ne put s'empêcher de frissonner. Il entraîner vivement sa fiancée.

Ils étaient aussi pâles l'un que l'autre et n'échangèrent pas un mot dans le trajet de Passy ou faubourg Saint-Germain.

La folle avait donc parfois des lueurs de raison ?

Dans le naufrage de sa mémoire, il était donc resté quelques épaves de souvenirs ?

Si elle était incapable de reconnaître sa propre fille, elle se rappelait très bien le pantalon rouge, dont la vue provoquait chez elle un sentiment d'horreur instinctive.

Le cœur de Mathilde s'était involontairement serré. Edouard s'était senti mal à l'aise et pris de remords.

Quelle triste préface à un jour de noces !

Vainement Marquis essaya de consoler sa fiancée et lui prodigua les protestations de tendresse. Mathilde pleura toute la soirée et ne put fermer la paupière de toute la nuit.

Le spectre irrité de sa mère se montrait devant elle. Il lui semblait qu'elle était sur le point de commettre une mauvaise action, et qu'elle trahissait tous les siens pour un étranger, pour un ennemi.

Elle voyait dans la scène de la maison de santé une sorte d'avertissement du ciel.

Certes, si les choses eussent été moins avancées, si la publication des bans n'avait pas eu lieu, si la robe de satin blanc n'avait pas été là, toute prête, et si, dès le matin, le coiffeur et les couturières n'étaient pas arrivés pour procéder à la toilette nuptiale, nul doute qu'elle n'eût prié le capitaine Marquis de lui rendre sa parole et sa liberté.

— Ma pauvre mère ne bénit pas notre union, lui aurait-elle dit. A travers les brumes épaisses qui obscurcissent son cerveau, elle a le pressentiment que je ne serai pas heureuse. Pardonnez-moi, monsieur Edouard ; laissez-moi à ma tristesse et à mes larmes.

Mais il était trop tard !... Mlle Monblant n'eût pas le courage de revenir en arrière, de reculer devant ce sacrifice, de causer à celui qui l'aimait un désespoir mortel.

La vieille douairière allait et venait d'un air joyeux, et suivait avec enthousiasme tous les détails de la toilette.

Les caméristes et les couturières affirmaient n'avoir jamais vu une plus adorable mariée.

Edouard qui, la veille au soir, était parti inquiet et troublé arriva rayonnant, et resta en extase devant la jeune fille, et ce fut avec un frémissement de bonheur qu'il effleura de ses lèvres le front si pur de sa fiancée.

Mathilde fit un effort sur elle-même pour dissimuler sa mélancolie et accorder au pauvre garçon l'aumône d'un sourire. On eût dit que son visage ne portait plus aucune trace des douloureuses émotions produites par la scène de la maison de santé.

Mais ses pressentiments n'étaient rien moins que dissipés. Ce que l'on prenait pour de la joie n'était que de la résignation et du dévouement. Elle souffrit d'autant plus qu'elle s'efforçait davantage de dissimuler sa souffrance.

A mesure que le moment fatal se rapprochait, elle sentait croître son malaise et son agitation.

En arrivant à la mairie du septième arrondissement, en descendant de voiture, elle tremblait de tous ses membres.

—Qu'avez-vous, chère Mathilde ? lui murmura tout bas Edouard effrayé.

—Rien, mon ami, balbutia-t-elle avec un sourire forcé... Je suis heureuse... très heureuse.

Mais la lividité de ses traits démentait trop éloquentement ses paroles !

En montant les marches du grand escalier conduisant à la salle des mariages, elle fut obligée, pour ne point défaillir, de s'appuyer sur le bras du vieux parent qui lui tenait lieu de père.

—Comme elle est pâle ! se chuchotaient les curieux.

—Elle a l'air d'une condamnée marchant au supplice !

—Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est pas à la noce !

—Et voilà ce qu'on appelle un brillant mariage ! ajoutait une femme d'ouvrier... Pauvre petite ! Comme je la plains ! Je ne voudrais pas être à sa place !

—Eh bien, moi, répliqua un jeune homme, c'est à la place du marié que je voudrais bien être ! Six millions ! Il paraît qu'elle a six millions !... Et jolie, par-dessus le marché !...

—C'est pas les millions qui font le bonheur ! A preuve, cette belle enfant !... On la marie malgré elle... Malheureuse victime !...

—Qu'est-ce que vous chantez-là ?... C'est un mariage d'amour.

—Ma parole ! On ne s'en douterait guère...

Ces propos arrivaient jusqu'à l'oreille d'Edouard, qui ne pouvait s'empêcher de frissonner...

On procéda aux formalités d'usage. Le magistrat municipal marmotte d'une voix indifférente les articles du Code civil. Puis on arrive à la double et solennelle question qui va décider de deux existences humaines.

Déjà Edouard a prononcé d'une voix ferme le "oui" décisif.

C'est le tour de la future... En ce moment, il se passe dans l'âme de Mathilde quelque chose d'extraordinaire : il lui semble que son cœur va se briser. Un voile couvre sa vue. Elle éprouve une indéfinissable sensation d'angoisses, de terreur.

Et pourtant c'est bien de son plein gré qu'elle est venue enchaîner sa vie à celle d'Edouard Marquais !

Le maire se voit obligé de répéter une seconde fois la question.

—Mademoiselle Mathilde Monblant, consentez-vous à prendre pour légitime époux M. Edouard Marquais ?

Un sentiment d'anxiété se peint sur toutes les physionomies.

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884—(No 244).

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

XXII.

—Voici la coulouvre qui fascine son oiseau, pensa-t-il, voyons s'il aura le courage de résister.

Ajoutons que, tout en observant, le chevalier avait bien soin, en même temps, de se tenir près de M. de Jozèdes, pour que son voisinage empêchât le procureur d'ouvrir l'enveloppe que sa main fiévreuse tâta, à tout moment, sur le drap de son habit.

En voyant M. d'Armançis se courber devant son regard, une immense joie de triomphe éclaira les yeux de la comtesse puis, sur ses lèvres, se dessina un sourire de dédaigneuse indifférence pour la révolte de cet esclave qui voulait fuir et qu'elle était certaine de faire revivre, plus humble, pour reprendre sa chaîne.

Tout ce que nous venons de détailler avait duré quelques secondes à peine, car ce fut, pour ainsi dire, dès le second pas du jeune homme dans le boudoir que Mme de Gabrinoff s'écria d'un ton qui, malgré sa colère, n'accusait que la surprise :

—Comment ! vous en costume de voyage ? vous partez donc aussi ?

—Oui, madame. J'ai annoncé mon départ pour profiter de la compagnie de M. de Saint-Dutasse, répondit d'Armançis en cherchant à affermir sa voix.

—Alors, messieurs les fugitifs, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter un excellent voyage, dit la veuve en se tournant, souriante, vers le pique-assiette auquel s'adressait la moitié de la phrase.

En recevant le sourire et le souhait de la comtesse, le chevalier poussa aussitôt un gros soupir.

—Ah ! madame ! fit-il, que ce voyage serait vingt fois délicieux si nous avions le bonheur de...

—De m'emmener avec vous, n'est-il pas vrai ? achève Berthe.

—Vous l'avez dit.

—C'est un bonheur... puisque bonheur il y a... dont vous vous privez par votre faute, messieurs. Pourquoi êtes-vous si pressés ?... Si vous vouliez attendre deux mois.

—Comment, madame, dans deux mois vous serez à Paris ! s'écria de Saint-Dutasse avec un transport de ravissement.

Mais, tout en remuant des yeux extasiés, l'exgardo du corps se disait :

—Bon ! je comprends pourquoi elle laisse envoler son oiseau !

En entendant la comtesse parler de venir à Paris, le visage du jeune homme s'était décomposé, et telle était l'expression nouvelle qui l'anima que M. de Saint-Dutasse, profondément étonné, se fit cette réflexion :

—Ah ça, mais... ce n'est pas de la satiété, qu'il éprouve pour sa déesse... c'est bel et bien de l'horreur.

Comme le chevalier, Mme de Gabrinoff avait vu quel changement subit s'était opéré dans la physionomie de M. d'Armançis, mais elle resta calme. Seulement la colère devait lui gronder au cœur, car, si maîtresse qu'elle fût d'elle-même, un léger tremblement agitait sa voix quand elle reprit :

—Oui, messieurs, mon intention est de m'éloigner de ce

château où se rattache un trop triste souvenir, et d'aller modestement vivre à Paris.

— Oh ! modestement ! A quoi servira donc l'immense fortune que vous a laissée M. de Gabrinoff ? demanda M. de Jozères qui, empêché par le perpétuel voisinage du chevalier, avait fini par se résigner à attendre son départ pour anéantir le rognon.

Avant de répondre, Berthe, sans paraître avoir conscience de son mouvement, se tourna vers M. d'Armangis et répondit d'un ton grave :

— De la fortune de mon mari, je ne veux rien pour moi. Avant mon mariage... M. de Jozères, mon tuteur, peut vous l'attester... la succession liquidée de M. de Valnac, mon père, laissait un capital de 110,000 francs. C'est avec cette somme que je compte vivre.

— Et les millions du comte ? insista le procureur.

— Cette fortune, dont je laisserai se capitaliser les intérêts, attendra la majorité de mon frère Francis. J'entends qu'elle appartienne à celui qui, d'ici à cent ans, sera le descendant de Valnac, portera haut et révéra ce nom de mes aïeux !

En prononçant son dernier mot, Berthe, d'un rapide regard, avait cherché l'effet produit par sa réponse sur M. d'Armangis, soit qu'il voulût se soustraire à cet examen, soit qu'il eût hâte de partir, le jeune homme se leva aussitôt et les yeux fixés sur la pendule de la cheminée, demanda brusquement :

— Partons-nous, chevalier ?

— Oh ! oh ! il secoue son fl, l'oiseau, pensa le pique-assiette.

Mme de Gabrinoff s'était redressée blême, l'œil étincelant, les lèvres serrées. Mais, par un immense effort de volonté, elle commanda subitement à la fureur qui venait de s'emparer d'elle et, retrouvant aussitôt un sourire, elle s'écria d'une voix gaie :

— Oh ! M. d'Armangis, vous m'accorderes bien les cinq minutes de grâce pour écrire une lettre que je vous prie, à votre arrivée à Paris, de faire tenir à une de mes amies.

— Eh ! eh ! se dit de Saint-Dutasse, cette chère comtesse oublie complètement que, quand je lui ai demandé ses lettres à emporter, elle m'a répondu ne connaître âme qui vive à Paris.

Et, suivant de l'œil la veuve qui s'asseyait devant son petit meuble, l'ex-garde du corps murmura entre ses dents :

— Je parierais bien que c'est à M. d'Armangis lui-même qu'elle va écrire !

La main fébrile de la comtesse courait, sans repos, sur le papier. Les phrases se succédaient précipitées, mais, pourtant, trop lentes au gré de Berthe, dont l'impatience se trahissait par de brusques écarts de plume et par les nerveuses contractions de la main gauche qui s'appuyait sur la lettre.

— Comme on doit lâcher de bien imprudentes confidences quand on griffonne ainsi au galop ! pensa le chevalier.

La lettre achevée, la veuve la plia avec un convulsif empressement, et, revenant à M. d'Armangis, elle lui mit brusquement le billet dans la main en disant :

— Je compte sur votre obligeance pour que cette missive soit portée au plus vite à son adresse.

A cette recommandation, un bien léger sourire apparut sur les lèvres du chevalier qui n'avait perdu aucun détail. Il venait de voir que, dans sa hâte, Mme de Gabrinoff avait oublié de faire la suscription.

— A son adresse, se dit-il, parbleu ! elle y est... à son adresse. Que Bourguignon meure si ce n'est pas à M. d'Armangis qu'elle vient d'écrire.

Le jeune homme, en recevant le pli, avait répondu d'un ton calme :

— Votre commission sera faite, comtesse, dix minutes après ma descente de voiture à Paris.

Et il plaga dans son portefeuille le papier que de Saint-Dutasse vit disparaître en se disant, tout pensif :

— Il doit être bien curieux à lire, ce billet !

A ce moment, les cliquetis de fouet du postillon imprévu résonnèrent dans la cour et, en même temps, Bourguignon, porteur du manteau de son maître, apparut sur le seuil du boulevard, en annonçant :

— Les chevaux ont l'honneur d'attendre vos messieurs.

— Alors, bon voyage et en route ! M. de Jozères et moi, nous allons vous attendre en voiture, s'écria gaiement Mme de Gabrinoff, qui avait retrouvé tout son sang-froid.

Cinq minutes après, la chaise de poste emportait les voyageurs au galop de ses quatre vigoureux trotteurs.

— Là, maintenant, maître de Jozères peut découvrir son pot aux roses, se dit, au troisième tour de route, le chevalier qui se pelotonnait dans un des coins de la voiture.

Jusqu'au premier relais, les deux hommes restèrent à peu près silencieux. M. d'Armangis était toujours en proie à la sombre humeur qu'il avait montrée durant cette dernière entrevue avec Mme de Gabrinoff. Son visage respecta d'autant plus volontiers ce silence que, pour se distraire, il avait cent souvenirs de son séjour au château qui lui tournoyaient dans la mémoire. Celui de Nicole, entre tous, reparut au plus fréquent. Mais, au milieu de tous ces souvenirs agréables, terribles ou joyeux, se dressait sans cesse une pensée, ou plutôt un ardent désir que le pique-assiette formulait ainsi :

— Comme la lettre que M. d'Armangis a reçue de la comtesse doit être curieuse à lire !

Pendant la lieue qui précéda le premier relais, le chevalier flûtait tant et tant par se le répéter qu'en arrivant à la maison de poste et pendant qu'on changeait de chevaux, il sauta à bas de la voiture, sous prétexte de s'assurer si les bagages étaient solidement attachés et bien à l'abri sous la bâche.

Sur le siège de derrière se tenait son domestique roide et grave.

— Dis-moi, Bourguignon ? souffla bien bas M. de Saint-Dutasse.

— Aux ordres de monsieur, répondit l'interrogé sur le même ton.

— Es-tu fort sur les accidents de voiture, mon cher gargon ?

— Ce serait un bébut... mais si monsieur daigne m'en exprimer le désir.

— Eh bien, arrange-toi pour que nous ne dépassions pas le troisième relais.

— Aux ordres de monsieur, répéta bien tranquillement Bourguignon.

XXIII.

Confiant en l'ingénieuse adresse de son serviteur, l'ex-garde du corps revint prendre sa place dans la chaise.

Comme, si, à mesure qu'il s'éloignait de la comtesse, M. d'Armangis sentait se dissiper la sombre humeur qui l'obsédait, il finit par se départir de son mutisme entre le premier et le deuxième relais. Avant qu'on eût atteint la seconde maison de poste, il causait déjà plus volontiers, tout en poussant, de temps à autre, les énormes et joyeux soupirs d'un homme qui vient d'échapper à un sérieux danger.

— Il secoue le fluide ! pensa le chevalier qui étudiait curieusement son voisin.

Quand la voiture s'arrêta pour relayer encore, M. d'Armangis s'écria d'une voix qui trahissait la joie :

—Déjà dix lieues !

M. de Saint-Dutasse parut ne pas comprendre que le jeune homme se réjouissait de la distance obtenue, et il répliqua sur le ton dolent :

—Dix lieues ? Hélas ! oui, très-cher. Plus nous nous éloignons, plus devient vif mon chagrin de m'être si brutalement séparé de cette charmante comtesse.

—Brutalement ? répéta l'autre.

—Disons "cavalièrement," si vous le préférez. Nous avons pris d'elle un si lent congé que nous lui avons à peine laissé le temps d'écrire une courte lettre.

A ces mots, M. d'Armangis porta instinctivement la main à la poche qui contenait son portefeuille. En même temps ses yeux s'arrêtèrent sur la lanterne de la voiture et son autre main se posa vivement sur la poignée de la portière. Il venait d'être pris d'un subit et violent désir de descendre de chaise pour lire la lettre à la lueur de la lanterne. La prudence éteignit aussitôt cette envie en lui rappelant que, devant son compagnon qui avait assisté à la remise de l'écrit, il ne pouvait ouvrir cette missive, conséquemment adressée à une tierce personne.

—Il allait commettre une bien jolie bêtise ! pensa de Saint-Dutasse qui, au geste du jeune homme, avait deviné son intention.

Plus curieux que jamais, le chevalier, quand la voiture repartit, se renfonga dans son coin en se disant :

—Elle doit être des plus instructives à lire, cette lettre ! Il faut pourtant que j'aie trouvé un moyen d'y fourrer le nez pour le moment où Bourguignon fera ce qu'il appelle son début dans les accidents de voiture.

Pendant cette nouvelle traite de cinq lieues, les rôles semblèrent avoir changé. A mesure que M. d'Armangis recouvrait sa liberté d'esprit et sa gaieté, le pique-assiette devenait de plus en plus mélancolique. Après un assez long silence, il lâcha un "ouf" si douloureusement plaintif que son compagnon s'écria :

—Souffrez-vous, chevalier ?

—Malheureusement non. Je préférerais avoir une bonne maladie... je serais plus à plaindre et... moins ridicule... Est-ce assez bête ? hein !... à mon âge ! Comprenez-vous cela ?

—Je comprendrais si vous vouliez d'abord me dire ce qui vous tourmente.

—Vous ne riez pas ?

—Puis je rire en vous voyant aussi peiné ?

—Eh bien, tout à l'heure, quand j'avais l'air de tant regretter la comtesse, je n'étais pas franc, cher ami. Mon véritable regret était de m'éloigner de ce château où, à tout instant, j'espérais voir reparaitre... ne riez pas, je vous en supplie...

—Non, je vous le promets. Achevez. Reparaître, disiez-vous ? qui ou quoi ?

Tout honteux d'avouer son faible, de Saint-Dutasse débita d'une seule haleine :

—Reparaître celle dont je suis amoureux fou, là ravissante et incomparable Nicole.

—Vous aimez Nicole ! fit le jeune homme surpris.

Le chevalier dodelina tristement la tête et répondit en gémissant :

—Oui, je l'adore... et sans espoir ! puisque cette radieuse créature est devenue subitement introuvable.

Puis, d'une voix suppliante, il s'écria :

—Ah ! cher monsieur, prenez pitié de mon martyr... et indiquez-moi la retraite où se cache Nicole.

—Mais je ne connais pas cette retraite ! affirma vivement d'Armangis.

—Ne soyez pas cruel, parlez, je vous en conjure ! insista le chevalier.

—Sur mon honneur, je vous atteste que j'ignore ce qu'est devenue Nicole.

—Ah ! grands dieux ! moi qui avais mis en vous ma dernière espérance ! gémit l'ex-garde du corps.

Et, avec un nouveau soupir de désolation, il se laissa retomber dans son coin, mais en se disant :

—Voici mon premier jalon posé... attendons l'exploit de Bourguignon.

Le reste du relais s'achova en silence.

Quand, pour la troisième fois, la voiture s'arrêta, les deux voyageurs, par la glace de la portière, virent le valet qui, descendu de son siège pour payer les guides, ainsi qu'il en avait charge durant tout le voyage, s'agitait affairé afin d'activer le zèle et la promptitude des palefreniers.

—Voici mon brave garçon qui débute, murmura le chevalier.

Aux derniers préparatifs, le domestique regagna son siège ; mais, avant d'y monter, il attendit près de la roue que le postillon fût en selle.

—En route, cria-t-il alors en grimant à sa place.

Claquant du fouet à tour de bras, le postillon enleva ses chevaux et la voiture partit à fond de train.

—Attention ! pensa de Saint-Dutasse, se préparant à la culbute.

A son cinquantième tour de roue, la chaise de poste s'inclina brusquement sur le côté et un violent choc envoya le chevalier sur son voisin.

—J'ose espérer que cette inconvenante secousse aura respecté les membres de ces messieurs ? prononça presque aussitôt une voix respectueuse.

C'était Bourguignon qui s'empressait d'ouvrir la portière aux voyageurs.

Qu'est-il donc arrivé ? demanda M. d'Armangis en prenant pied.

—Une roue de derrière vient de nous quitter.

—L'érou de l'essieu aura sans doute manqué... C'est un simple accident auquel on remédiera promptement à la maison de poste... A peine un quart d'heure de retard, dit le chevalier qui, à son tour, était sorti de la chaise.

Le maître de poste, accouru avec son monde à la première vue de l'accident, déclara le dégât facilement réparable ; mais, comme il tenait une auberge, il songea qu'il devait profiter de ces clients que la Providence lui envoyait, et il annonça qu'il fallait au moins trois heures pour remettre la voiture en état.

—Si ces messieurs veulent souper, le temps leur semblera moins long ? proposait-il d'un ton mielleux.

—Ma foi ! c'est une idée ! s'écria le pique-assiette.

—Soit ! fit d'Armangis qui, se dirigeant vers l'hôtel de la poste, laissa son compagnon un peu en arrière.

—Monsieur daignera-t-il sourire à mon humble début ! souffla Bourguignon à son maître.

—Parfait ! mon brave, mes sincères compliments.

—Monsieur me comble, fit le valet en saluant.

Tout à coup, de Saint-Dutasse, qui marchait vers l'auberge s'arrêta et se retourna vers son serviteur qui le suivait :

—Pendant qu'un nous prépare le souper, dit-il, sais-tu à quoi tu devrais t'amuser ?

—Que monsieur ordonne.

—Eh bien, dans tout cet amas de bagages, mets-toi donc à chercher mes deux épées.

—Aux ordres de monsieur, répondit le domestique qui, sans s'émeuvoir d'un pareil ordre, reprit le chemin de la chaise de poste.

Dix minutes après les deux voyageurs étaient attablés devant un plantureux souper. Pendant une longue heure, son gourmand coupagaon fit preuve d'un si vaillant appétit et il étancha une si remarquable soif que M. d'Armangis, ayant eu le temps de parcourir la feuille du jour, relevant la tête, finit par s'écrier en riant :

—Ah ! vraiment, vous me rassurez. Tout à l'heure, en vous entendant parler de Nicole, je vous ai cru amoureux à en perdre le boire et le manger... je vois que le cas n'est pas aussi grave.

M. de Saint-Dutasse avait beaucoup bu et, paraît-il, il avait le vin rageur.

—Alors vous vous moquez de mon amour ? riposta-t-il d'un ton sec.

—Pas le moins du monde, je vous le jure.

—Si, si, vous vous en moquez, insista le chevalier. Vous vous en amusez d'autant mieux que vous savez parfaitement où se cache Nicole.

—Pardon, cher monsieur. Je vous ferai observer que, sur ce sujet, je vous ai donné ma parole d'honneur, appuya sérieusement M. d'Armangis.

—Votre parole d'honneur ? Est-ce que j'y crois à votre parole d'honneur ! ricana l'autre avec un accent de mépris.

Le jeune homme tressaillit d'abord à une aussi grossière injure, puis, la réflexion lui faisant attribuer cette réponse à l'ivresse du convive, il se contenta de répliquer :

—Voyons, de Saint-Dutasse, réfléchissez un peu : quel intérêt puis-je avoir à vous cacher la retraite de Nicole si je la connais ?

—Vous la savez, j'en suis certain.

—Alors expliquez votre certitude, ajouta d'Armangis plein d'indulgence pour l'ivrogne.

—Parbleu ! la chose est bien simple. Cette fille était compromise dans l'assassinat du comte, alors Mme de Gabrinoff, qui croyait à son innocence, a eu la bonté de favoriser sa fuite à Paris. Aujourd'hui que Nicole est acquittée, la comtesse, qui s'intéresse à l'orpheline, lui a écrit qu'elle pouvait revenir sans crainte et c'est cette lettre qu'elle vous a chargé de porter.

—Vous êtes fou. La comtesse a écrit à une de ses amies à Paris.

—Cinq minutes avant votre arrivée, elle m'avait dit qu'elle ne connaissait âme qui vive à Paris.

—Sa mémoire la trahissait probablement.

M. de Saint-Dutasse s'accouda sur la table et, regardant son adversaire à visage découvert, il lui dit d'une langue épaissie par la bière :

—Eh bien, faites une chose... montrez-moi seulement l'adresse de la lettre de Mme de Gabrinoff... Si le nom de Nicole n'est pas dessus, alors je vous croirai... Là, c'est bien simple.

En songeant que l'écrit n'avait aucune suscription, M. d'Armangis se contenta de répondre d'une voix brève :

—Je vous répète que cet écrit n'est pas pour Nicole.

—Alors montrez l'adresse, insista le chevalier.

—Non ! fit sèchement le jeune homme perdant enfin patience.

—Donc elle est pour Nicole... donc vous savez où elle se cache... donc, en me donnant votre parole, vous m'avez menti comme un chien.

A cette nouvelle insulte, d'Armangis eut un élan de colère qu'il parvint pourtant à dompter.

—Si vous n'étiez ivre !... s'écria-t-il.

—Oh ! oh ! dit railleusement de Saint-Dutasse, votre lâcheté s'ait vite ment trouver un prétexte... menteur et couard, vous êtes bien loti... Voyons si je ferai monter un peu de sang à votre blême figure.

Et, en éclatant de rire, il lui lança sa serviette au visage.

Le jeune homme se redressa furieux :

—Vous m'en rendrez raison à la première ville où nous pourrons trouver des armes ! gronda-t-il d'une voix rauque.

—Ah ! oui, une ville... demain, après-demain... vous gardez les affronts au chaud, vous !

—Croyez que mon plus ardent désir serait de châtier tout de suite votre insolence !

—Bien vrai ! fit moqueusement le chevalier. Alors on pourrait s'assurer s'il n'y a pas ici ce qu'il faut pour vous contenter.

Et il cria de toutes ses forces :

—Bourguignon !

Sans doute que le domestique écoutait derrière la porte, car il apparut aussitôt sur le seuil :

—Aux ordres de monsieur.

—Mon garçon, cherche dans la maison si tu ne trouvera pas par hasard des épées.

—Il me semble que je viens d'en voir deux dans la salle voisine.

—Bien. Va les prendre et ramène-moi en même temps le maître de poste.

Bientôt le maître de poste faisait son entrée, suivi du valet apportant les épées.

—Dites-moi, maître aubergiste, est-ce qu'il vous répugnerait fort de voir des gens jouer de la lame ? interrogea le provocateur.

—J'ai été militaire, répondit l'arrivant.

—Pardieu ! c'est de la chance ! fit le chevalier.

Puis s'adressant à M. d'Armangis :

—Voici des témoins et des armes... Est-ce que le cœur vous en dit toujours, cher monsieur ? demanda-t-il de son plus ironique accent.

Après son premier éclat, la fureur de l'insulté s'était un peu éteinte en voyant qu'il avait affaire à un homme auquel le vin lui était la conscience de ses actes. Le jeune homme, frappé au visage, était fermement décidé à tirer vengeance de cet affront, mais il tenait à se rencontrer avec un adversaire qui, son vin cuvé, maintiendrait son injure. Cette sage résolution s'évanouit devant la gouailleuse et insolente provocation de M. de Saint-Dutasse qui, en lui montrant des épées, le mettait au pied du mur. En présence de ces deux témoins proposés, si étranges qu'ils fussent, il eut honte de reculer, et, d'une voix que saccadait la colère retenu, il s'écria :

—Soit ! Sur l'heure ! sortons !

—A quoi bon sortir ? Dehors, il fait nuit et froid. Ne serons-nous pas mieux dans cette chambre chaude et éclairée ? proposa son adversaire.

— Comme il vous plaira, dit d'Armangis.

— Vous autres, poussez cette table dans un coin, commanda le chevalier aux témoins en retirant sa longue redingote de voyage.

Le jeune homme fut par là même habillé bas et prit une des épées que lui offrait Bourguignon.

Bien que son maître ne l'ait consulté en rien sur cette nouvelle aventure d'où ressortait un duel, le digne serviteur se trouvait si bien obligé à tout cela qu'il n'aurait pu l'imprévu qu'il était aussi prêt que s'il n'eût eu ni une canne, quand il tendit l'autre épée au chevalier en disant :

— Exercez-vous s'en est le cas.

Puis il alla se ranger près du second témoin, auquel il souffla :

— Si vous êtes quelque peu connaisseur, je vous recommande un certain coup que possède monieur... il est d'un moelleux... oh ! mais d'un moelleux !

Et, pour ponctuer sa phrase, il réunit ses doigts sur sa bouche et envoya un baiser en l'air.

En assurant la poignée de l'arme dans sa main, M. d'Armangis, qui avait retrouvé son sang-froid, eut encore pitié de son adversaire et murmura :

— Je me contenterai de désarmer cet ivrogne. Je connais sa force qui n'est vraiment pas à craindre.

Avant de croiser le fer, de Saint-Dutasse lui adressa son plus gracieux salut et demanda avec un aimable sourire :

— Une dernière fois, je vous prie de bien vouloir me donner l'adresse de Nicole ?

Pour toute réponse le jeune homme tomba en garde.

— Alors l'autre pis pour vous, dit le chevalier en engageant l'épée.

M. d'Armangis s'était grandement trompé en croyant connaître la force de son adversaire, car il y avait deux tireurs bien distincts en de Saint-Dutasse. Quand il faisait assaut de salle avec ceux chez lesquels il piquait l'assiette, ce n'était qu'une manœuvre de dix éme qui se laissait boutonner à chaque coup. Mais, sur le terrain, la chose changeait du tout au tout. On se trouvait alors devant un battant de première adresse, friant de la lame, doté d'une merveilleuse agilité et d'un imperturbable calme.

Le jeune homme comprit vite qu'il n'avait connu que le tireur complaisant et que, maintenant, il lui fallait se défendre contre un terrible spadassin. Il appela donc à lui toute sa science de l'épée, mais bien inutilement, car M. de Saint-Dutasse lui planta trois pouces de fer un peu au dessous du poumon droit.

— Coup peu grave, mais qui amène l'évanouissement, murmura le chevalier après avoir porté la botte.

M. d'Armangis voulut continuer le combat, mais, à son premier effort, sa main défaillante laissa échapper son arme, et, chancelant sur ses jambes, il perdit connaissance dans les bras de Bourguignon accouru pour le soutenir.

— Avez-vous un médecin dans les environs ? demanda le chevalier au maître de poste.

— Il y en a un qui demeure à deux portées de fusil d'ici... et un fier malin... qui est venu s'établir chez nous depuis quelques mois.

— Courez vite le chercher, je crois que le cas est sérieux... ah ! j'oubliais... ne soufflez pas mot à votre monde de ce qui vient de se passer... il est inutile qu'on envahisse cette salle.

— Soyez tranquille. Je n'entrerai qu'avec le docteur, répliqua l'aubergiste qui partit en courant.

Bourguignon avait couché M. d'Armangis sur une large banquette, d'habitude, servait de lit aux rouliers de passage. Dès qu'ils furent seuls, de Saint-Dutasse interrogea son serviteur qui prodiguait les premiers soins au blessé :

— Est-il toujours évanoui ?

— Oui, et encore pour longtemps. Si je me rappelle bien les deux derniers adversaires, auxquels monsieur a fait l'honneur d'otroyer pareil coup d'épée, en ont eu pour leurs vingt minutes de pâmoison.

— Par prudence, guettez tout de même s'il revient à lui-même, commanda le pique-assiette en allant à la chaise sur laquelle le jeune homme, avant le combat, avait déposé son habit.

Il y prit le portefeuille et, l'ouvrant, il en retira le billet qu'il se mit à lire. Il parut qu'il avait deviné juste en supposant que cette lettre devait être des plus intéressantes, car, à sa lecture, il tressauta brusquement de surprise.

— Oh ! oh ! fit-il, voilà qui est bon à garder.

Puis, ayant un peu réfléchi :

— Renouvelons la farce faite à de Jodres, se dit-il.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — [No 236].

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront une collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 à ce jour, soit de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont : — Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payables d'avance. On peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15^{es} de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis Janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire de *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (Janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880 — *Requies*.

DEUXIEME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de l'Échiquier de la Bastille ou l'Épave de l'Empire*. — Ces deux romans terminent en 1881.

TROISIEME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Feu-Rouge, Un Échiquier de l'Échiquier ou l'Épave de l'Empire* (suite et fin), *La grande Échiquier, La Dame de l'Échiquier, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux romans se terminent en 1882.

QUATRIEME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Échiquiers de l'Échiquier*. — Ces deux romans se terminent en 1883.

CINQUIEME ANNÉE (1884) — Jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Drames de l'Argent* (suite et fin).

MORNEAU & C^{ie}, ÉDITEURS.

Boîte 1886.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-G...